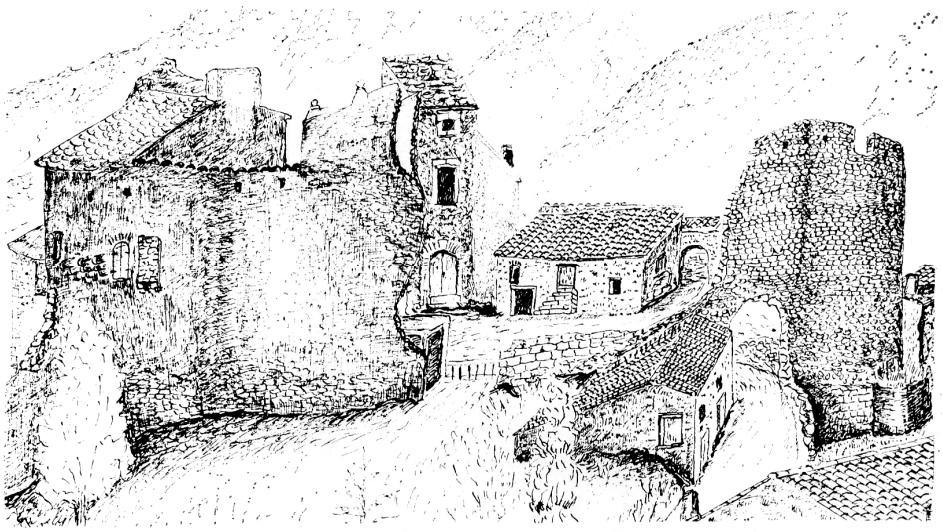
MOSSET FA TEMPS

SOUVENIRS DE LA GRANDE GUERRE
PAR
JACQUES JOSEPH RUFFIANDIS
ENFANT DE MOSSET (10)

*Après quatre mois d'absence, absence provoquée par l'heureuse abondance des chroniques au JdM, nous voilà de retour, avec **Jacques Joseph Ruffiandis**, enfant de Mosset, dans "l'Enfer et la Gloire" de la "grande Guerre".*
Toute la monstrueuse diversité de cette énorme tuerie apparaît ici, condensée, depuis "un secteur pépère où l'on tue à balle des lapins… jusqu' au creusement de tranchées boueuses dans lesquelles on s'enlise jusqu'au cou… alternant avec le bruit lancinant des meurtrières mitrailleuses allemandes, les blessures et la convalescence…, la mort de maints compagnons d'armes dont de nombreux officiers… en passant par "Mourmelon et sa belle faune de mercantis … poux attachés aux malheureuses troupes combattantes" mais où, également, notre chroniqueur éprouve un sentiment fort, " La pure amitié nouée par la vie commune dans les combats et les tranchées ! "auquel s'ajoute une tentative de fraternisation avec "l'ennemi"…
*A la fin de cet épisode, les "poilus" perçoivent un sourd roulement vers l' Est …C'est la terrible **Bataille de Verdun** qui débute…*

A la mi-juin, nous quittions le 16ème corps d'armée pour être rattachés au 4ème et nous relevions des territoriaux devant le Mont-sans-Nom. Là nous fûmes pendant quelques mois dans un secteur pépère ; on tuait à balle des lapins en avant des premières lignes et nous allions les chercher dès la nuit tombée. Quelles gibelottes !
Mais bientôt la contrée s'anima ; nos lignes furent avancées dans le no man's land.
Un soir, notre bataillon déployé, muni de pelles et pioches s'avança à deux cent cinquante mètres de la ligne ennemie. En quelques heures une nouvelle tranchée était creusée et occupée.
Dans tous ces travaux passa l'été ; nous allions en repos 7 jours sur 21 à Mourmelon où nous goûtions un peu aux charmes de l'arrière, loin des explosions des obus et de la puanteur des boyaux. Mourmelon était le rendez-vous d'une belle faune de mercantis de tous âge et de tout sexe qui profitaient de la nécessité de diversion qui saisissait le poilu revenant du feu et du danger. Sur nous, combattants avides des joies de l'arrière, ces gens faisaient de scandaleux bénéfices en liquidant très vite des bouteilles de vin quelconque, des boites de conserve, de la mèche à briquet et des sourires qui ne prenaient même pas la peine de masquer leur indifférence devant notre misère physique et morale. Toutes les guerres ont dû voir de pareils poux attachés aux troupes combattantes.
A côté de ce peu reluisant aspect du front, je dois noter l'éclosion d'un sentiment qui, encore aujourd'hui, m'émeut toutes les fois que j'y pense : c'est la pure amitié nouée par la vie commune dans les combats et les tranchées.
Longtemps après la guerre, j'ai eu rencontré d'anciens frères d'armes : le colonel Michel, le commandant Nadal, le capitaine Azama, enfin le meilleur de tous peut-être par le cœur, Cambus mon ordonnance fidèle ; c'est souvent avec des larmes aux yeux que nous nous sommes serré les mains, et c'est pendant des heures que nous avons égrené nos souvenirs communs avec de nombreux : "Vous rappelez-vous, à tel endroit ?"
C'est quand la mort nous frôle à chaque instant que l'on apprécie la valeur des beaux sentiments.
Le 25 septembre arriva ; le 53ème était tout entier en première ligne dans les parallèles de départ que nous avions creusées nous-mêmes et d'où nous allions prendre notre élan pour "bouter l'ennemi hors de France". Depuis deux jours notre artillerie

pilonnait les positions du Mont-sans-Nom, du Bois en Pioche et du Bois en T jusqu'à Hauberive.
A 9 heure 15, d'un bel élan, nous bondissions tous en avant.
Hélas ! Quelques minutes plus tard, des mitrailleuses intactes, établies en flanquement, nous clouaient au sol. J'étais d'abord jeté à terre par l'explosion d'un obus, puis renversé par deux balles de mitrailleuse devant les barbelés de l'ennemi du Bois en Pioche. De tous les officiers du bataillon, seul le sous-lieutenant Marty était indemne ; notre chef, le commandant Lambert, parti en tête de la première vague d'assaut, tombait sur le parapet de la 2ème ligne ennemie, abattu à bout portant.
En quelques minutes notre grande espérance de percée était à terre.
Je restai tout le jour entre les deux lignes, faisant le mort, le dos couvert de sang et je ne rentrai qu'à la nuit tombée, au moment où une patrouille de volontaires partait en rampant pour ramener mon corps.
Le lendemain, j'étais évacué sur un hôpital de Paris ; pendant que le 53ème s'épuisait en combats meurtriers et inutiles vers la butte de Souain.
Le 22 Décembre 1915, guéri de ma blessure, après un mois de convalescence passé à Canet auprès des miens, je revenais au 53ème pour reprendre le commandement de ma brave 8ème compagnie. Le régiment était toujours en Champagne ; après trois mois d'absence, je revenais dans l'Enfer et la Gloire. Du train qui venait de quitter Châlons sur Marne pour Sainte Menehould, je voyais, vers le Nord, les fusées éclairantes et les signaux monter dans le noir humide de la nuit. Je rejoins mes hommes à Maffrécourt au moment même où ils descendent des premières lignes de la Main de Massiges, secteur de Virginy.
Huit jours plus tard, nous montions en ligne. Je n'oublierai jamais mon premier contact avec cette région pauvre et boueuse. Notre bataillon, sous les ordres du commandant Nadal, quitta Maffrécourt sous une pluie battante ; à une heure du matin, nous étions en ligne à la tranchée Chapuis ; nous avions mis huit heures pour faire quatorze kilomètres dans une mer de boue.



ENSEMBLE DU CHATEAU

Aux ouvrages A et B nous dûmes retirer un de nos soldats d'un boyau où il s'enlisait, avec des courroies de charge passées sous ses aisselles. Après cet incident, nous continuâmes à découvert. La tranchée Chapuis était un vrai et profond ruisseau. La nuit se termina en épuisants efforts pour l'assécher, en vain.
Quelques jours plus tard, notre situation était si lamentable que, d'un commun accord, sans entente préalable, Français et Allemands sortirent des tranchées devenues bourbiers et s'assirent à découvert. Les Allemands poussèrent même la camaraderie jusqu'à nous avertir du passage de leurs rondes d'officiers et de l'arrivée prochaine de troupes moins conciliantes. Mais notre état-major eut vent de cet essai de fraternisation et nous reçûmes l'ordre impérieux de rester au fond des tranchées et des boyaux. D'ailleurs, un Allemand ayant été abattu par une balle perdue, tout redevint normal, si on peut dire !
Le 21 Février 1916, j'occupais le secteur plus confortable du Cratère quand à 20 heures 15 un fort ronflement au-dessus de nos têtes me fit penser au passage d'un Zeppelin ; effectivement, un quart d'heure plus tard, une immense torche qui tombait du ciel vers le Sud-Est m'indiquait que cette grande machine venait de recevoir un coup fatal.
Depuis le matin, ce jour-là, nous entendions étonnés un sourd roulement vers l'Est et nous apprîmes quelques jours plus tard qu'une bataille gigantesque était engagée devant Verdun.

(A suivre)